

LA GRAPHIE

Paul-Luc MÉDARD

Ce texte est le premier d'une série de 4 au cours desquels Paul-Luc Médard se propose d'aborder un aspect jusqu'alors absent dans notre revue et considéré comme subalterne dans la réflexion générale à propos de l'apprentissage et des pratiques de l'écriture : la graphie entendue comme "l'acte manuel consistant à tracer de l'écrit".

Si l'enseignement de l'écrit fait l'objet de houleux et perpétuels débats dont les A.L. se sont fait l'écho tout en les alimentant, il n'en est plus de même pour ce qui est de l'enseignement du geste moteur d'écriture. On assiste, depuis une trentaine d'années, à un déplacement du problème de l'enseignement de l'écriture de sa forme vers son fond. Les questions du choix des modèles (script ou cursif), du moment de leur enseignement (cycle 1, cycle 2, cycle 3 ?), du médium technique (de la plume à la puce) n'apparaissent plus que comme des épiphénomènes dépendant d'une problématique plus large.

Si un tel recentrage sur l'écrit, outil de communication et de pensée me semble nécessaire, je propose cependant de ne pas laisser dans l'ombre ni traiter avec mépris cet enseignement de la "graphie". J'emploie ce mot plutôt que celui d'"écriture" pour éviter toute ambiguïté et confusion dans mes propos. Je n'utiliserai pas non plus celui de calligraphie qui risquerait d'en restreindre le sens dans la mesure où, étymologiquement connoté à une représentation du beau, il ferait alors plus référence au domaine artistique que pragmatique. Ce terme de "graphie" désignera donc dans mon discours l'acte manuel consistant à tracer de l'écrit.

Je propose donc une suite de 4 articles permettant de fournir un certain nombre d'éclairages (limités et non-exhaustifs) sur les conditions de l'enseignement de la graphie. La première contribution, de nature sociologique, tentera d'identifier les pratiques contemporaines d'écriture ; la seconde, dans une perspective plus psychologique, décrira les procédures expertes mises en jeu dans l'acte graphique ; une approche épistémologique cherchera à montrer les influences des grands courants psycho-pédagogiques sur l'enseignement de la graphie ; enfin, avec une visée plus didactique, je dirai la nécessité d'une élucidation des représentations des enseignants, préalable à tout enseignement.

Peut-être alors tirerai-je, en conclusion de ces 4 contributions, une synthèse posant un certain nombre de questions à l'école et indiquant quelques pistes permettant d'envisager une didactique de la graphie. Le seul souhait que je formule, c'est de réactiver quelque peu le débat sur un thème qui avait peu à peu, perdu de son sel.

J'écris ... vite

Tu écris ... jamais

Il écrit ... toujours

Nous écrivons ... mal

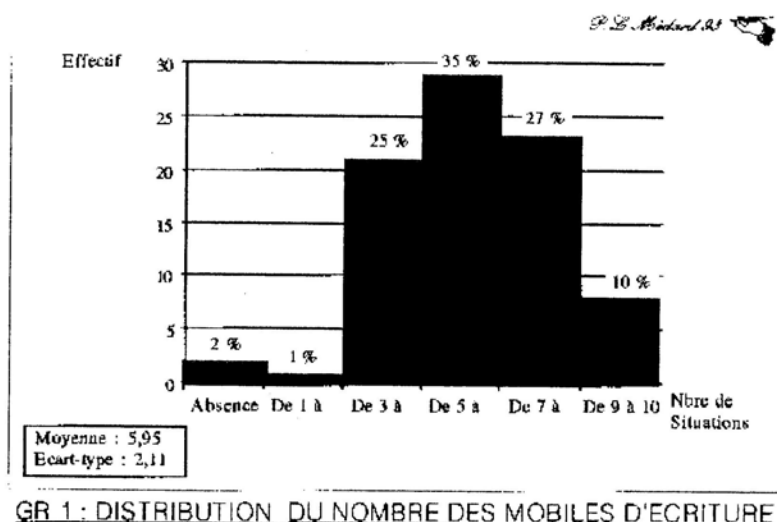
La France est-elle malade de son écriture ? Cherchant, à l'occasion d'un travail universitaire, des informations sur les pratiques d'écriture des Français et ne trouvant sur le sujet rien de très récent, j'ai mené, en avril 93, une petite enquête sociologique sans prétention. Portant sur 84 individus interrogés, cette étude se contente d'éclairer ici et là quelques points précis en n'apportant au fond aucune information à caractère macroscopique.

Le questionnaire pose trois questions essentielles : "à quelles occasions écrivez-vous ? De quels outils vous servez-vous ? Et à quelle fréquence écrivez-vous ?" Deux modes de récolte des

réponses ont été réalisées : par questionnement direct auprès de la population et par diffusion à l'ensemble des parents d'élève d'une école.

Étendue des pratiques et facteur socio-professionnel

La répartition de l'échantillon en fonction du nombre de situations d'écriture déclarées maîtrisées (*graphique GR1*) est, en première lecture, très trompeuse si l'on en croit le faible nombre de personnes n'écrivant pas ou très peu. En fait, l'échantillon récolté n'est pas représentatif de la population française : un peu moins de 50 % des questionnaires distribués n'ont pas été retournés et on est en droit de penser qu'un certain nombre de personnes contactées n'ont pas voulu, ou pu, ou su répondre parce que les liens qu'ils entretiennent avec l'écrit sont si distendus et si fragiles qu'ils rendent toute pratique très difficile tant sur le plan technique que sur le plan psychologique. Il est donc clair que cette enquête n'apportera rien de nouveau sur le thème de l'analphabétisme.

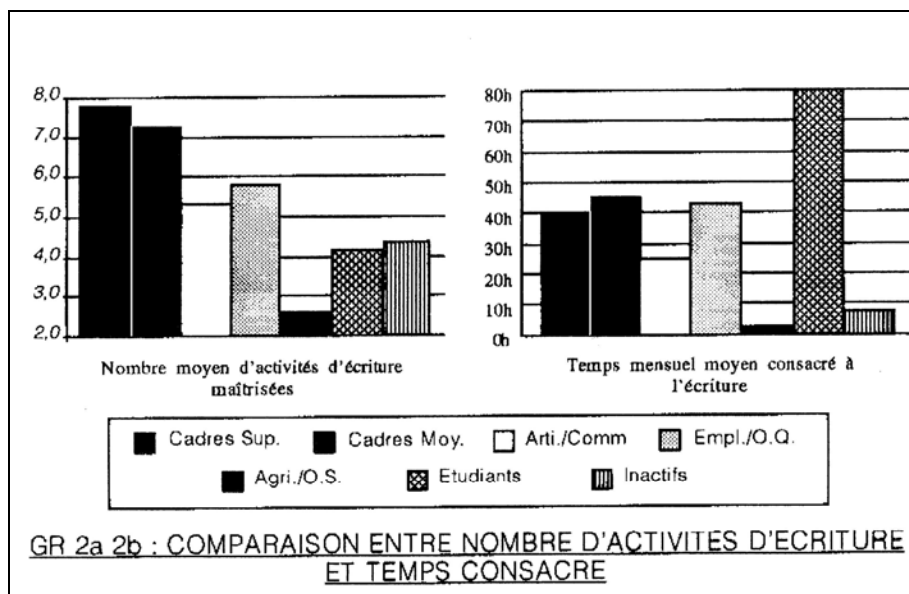


En revanche, elle peut nous renseigner sur l'étendue des pratiques scripturaires chez tous ceux qui possèdent le "savoir-écrire de base". On constate le phénomène suivant : quand elles déclarent écrire, très peu de personnes interrogées écrivent très peu (dans une ou deux situations) et à l'inverse, assez peu de personnes interrogées déclarent pratiquer tous les écrits. Cette constatation tend à renforcer, au niveau de la production écrite, notre théorie selon laquelle "nous sommes tous exclus de certains écrits". On retient aussi que, quand on "sait écrire", on écrit toujours pour plusieurs raisons : c'est la classe modale (5 ; 6) qui détient le plus grand effectif (29 réponses)

Nature de la divergence des pratiques

Le croisement de ce premier tableau avec les catégories socio-professionnelles (*graphique GR2 a*) montre à l'évidence d'une part que la classe "agriculteurs - O.S." se retrouve avec la plus faible fréquence d'écriture et que la classe "cadres supérieurs" a la plus forte. Cela semble valider l'idée reçue selon laquelle la pratique d'écriture conditionne la réussite socio-professionnelle. S'il est certainement probable qu'on assiste, pour les catégories les plus défavorisées, à une spirale de l'illettrisme, il ne semble pas que ce parallèle se vérifie à l'analyse.

En effet, la prise en compte du temps consacré à l'écriture (*graphique GR2 b*) montre que ce ne sont pas les catégories supérieures qui disent passer le plus de temps à écrire, mais les étudiants et les employés. Pour ces premiers, qui l'emportent haut la main, on dénombre une moyenne quotidienne de 5 heures d'écriture. Cela nous rappelle que l'École s'est construite autour de l'idée d'écriture et qu'elle représente encore aujourd'hui le principal moyen de transmettre la culture et d'assimiler le savoir.



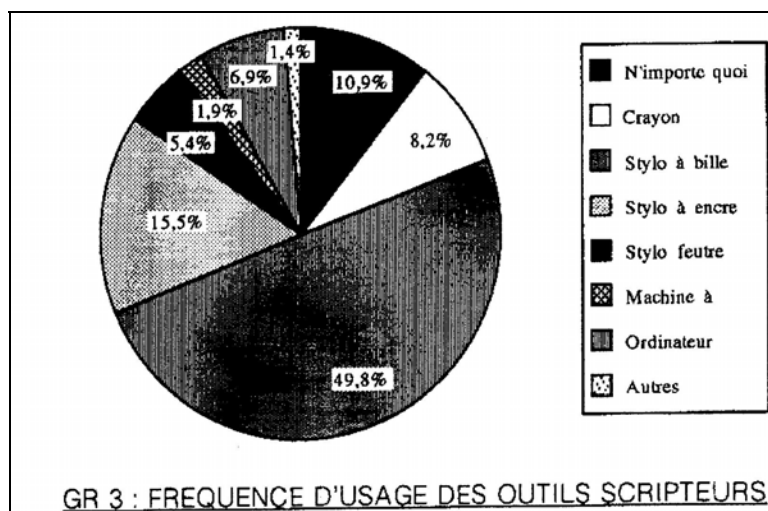
Mais comment expliquer, entre cadres supérieurs et employés par exemple, l'inversion du rapport temps d'écriture/situations maîtrisées ? L'élévation de la durée consacrée à l'écriture s'explique par la présence, dans la catégorie "employés/ouvriers qualifiés", des secrétaires, professionnels de la copie. Au regard de ces chiffres, on constate que les cadres, et en particulier les cadres supérieurs, disposent d'une large palette d'usages de l'écriture (maîtrisant 8 situations sur les 9 proposées) sans pourtant y consacrer beaucoup de temps alors que les employés manipulent moins de types d'écrits, mais s'y attachent beaucoup plus longuement. On peut faire l'hypothèse que les cadres emploient l'écriture sous des formes variées en fonction de leurs besoins et délèguent les tâches les plus routinières et les plus longues à des catégories socio-professionnelles "inférieures", respectant ainsi la division du travail basée sur l'opposition exécutant/dirigeant.

Et on peut, à partir de là, considérer que la maîtrise de la technique de production d'écrit ne donne pas les clés de l'usage de l'écrit : si c'était le cas, étudiants et secrétaires, qui utilisent l'écriture de manière intensive, transféreraient leurs savoir-faire dans tous les autres champs. Cela se trouve par ailleurs confirmé dans l'usage symbolique qui est fait de l'informatique professionnelle : l'ordinateur se partage temporellement de manière équivalente entre secrétaires et cadres. En revanche, l'usage en est différent selon la catégorie professionnelle qui l'emploie : utilisé par les secrétaires, il sert dans 64 % des cas d'outil de production/communication/courrier, alors que les cadres le transforment en outil de gestion, de planification, de décision (dans 70 % des cas).

Outils scripteurs et rapport à l'écriture

L'observation de l'emploi des instruments graphiques renvoie aussi des images différentes des pratiques d'écriture. Le premier constat est flagrant : l'écriture manuscrite tient aujourd'hui encore une place prédominante dans la production de l'écrit. Dans 9 situations sur 10 en moyenne

(*graphique GR3*), les personnes interrogées déclarent écrire à la main. Les utilisateurs de traitement de texte sont encore peu nombreux : on les trouve exclusivement chez les professionnels (cadres supérieurs, cadres ainsi que secrétaires) et chez les jeunes. Cela pourrait nous amener à penser que, si l'ordinateur reste encore peu utilisé du grand public, cet état de fait pourrait évoluer à la hausse... puisque 4 étudiants sur les 6 interrogés déclarent s'en servir.



Second point : alors que j'avais fait initialement l'hypothèse que les classes sociales les plus favorisées maîtrisaient une plus grande palette d'outils scripteurs, l'analyse des résultats est venue l'infirmier dans la majorité des cas, même si on note un léger tassement de la moyenne du nombre d'outils employés dans les catégories les moins aisées.

En revanche, il semble que certains outils soient davantage utilisés que d'autres en fonction de l'appartenance socio-professionnelle. Ainsi, le stylo-encre, plus spécialement réservé aux textes personnels et aux courriers relationnels se retrouve plus fréquemment dans les classes sociales "supérieures". On en constate un usage beaucoup plus répandu (62 %) dans ces milieux que dans les milieux populaires (16 %) On peut avancer l'hypothèse que le stylo-encre représente un marqueur d'appartenance sociale, un élément de distinction, dirait Bourdieu. Ne dit-on pas que le rang social de l'entreprise se mesure à la taille du Montblanc ? Et dans le même temps, on constate que c'est dans la catégorie la moins familiarisée avec l'écrit ("agriculteurs - O.S.") que l'on se sert d'un seul et unique médium : le stylo à bille, outil tout-venant de la production écrite.

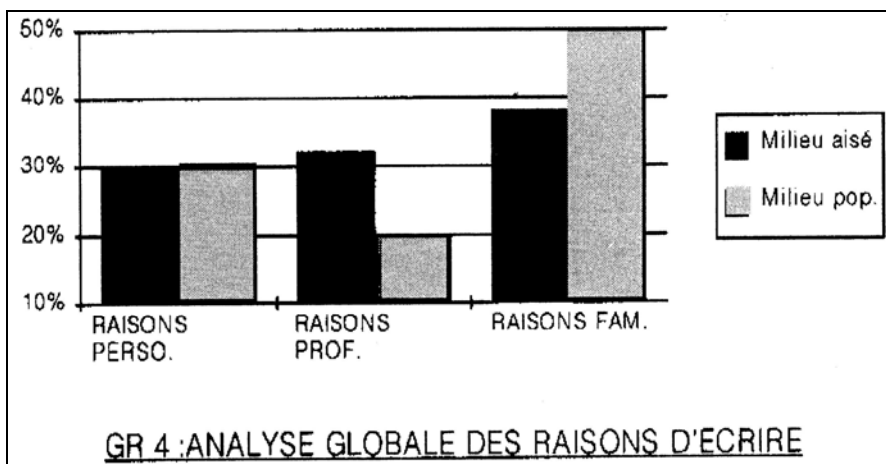
Les raisons d'écrire

On peut détailler les pratiques d'écriture sous trois dimensions sociales : vie familiale, vie professionnelle et vie personnelle. Si l'on globalise l'ensemble des réponses, on constate la dispersion suivante sur les trois pôles :

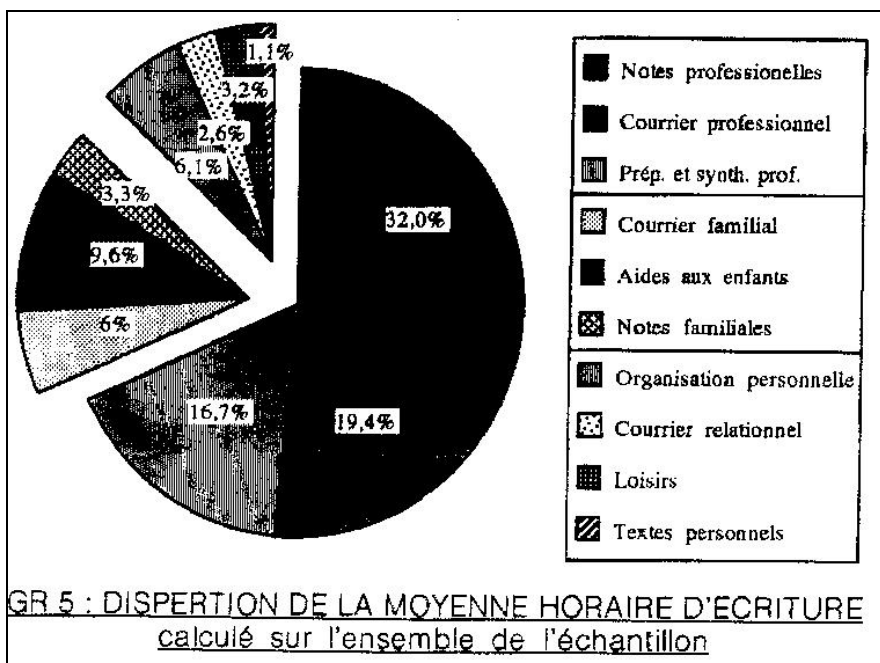
Raisons familiales	42%
Raisons personnelles	31%
Raisons professionnelles	27%

On peut alors se demander à quel niveau se différencient essentiellement les pratiques d'écriture. Premier constat : il n'y a pas de différence significative au niveau **des raisons personnelles** d'écriture en fonction des catégories socio-professionnelles (*graphique GR4*). Au niveau **des pratiques familiales**, le plus gros "mangeur de temps d'écriture" est à mettre à l'actif... de l'aide au

travail scolaire : 45 % des personnes interrogées utilisent l'écriture pour aider leurs enfants, environ 10 minutes par jour. Pour certaines personnes, cela représente une des rares raisons d'écrire, ce qui n'est pas sans poser de problème quant à l'aspect sélectif des devoirs à la maison. Il est intéressant de noter que si les individus des classes populaires sont aussi nombreux que les autres à aider leurs enfants à la maison, ils déclarent y passer plus de temps : 13 min/jour contre 7 min/jour pour les classes plus aisées. Cela renforcerait l'hypothèse selon laquelle la densité de la pression familiale explicite (forte surveillance des leçons) est inversement proportionnelle à la réussite scolaire.



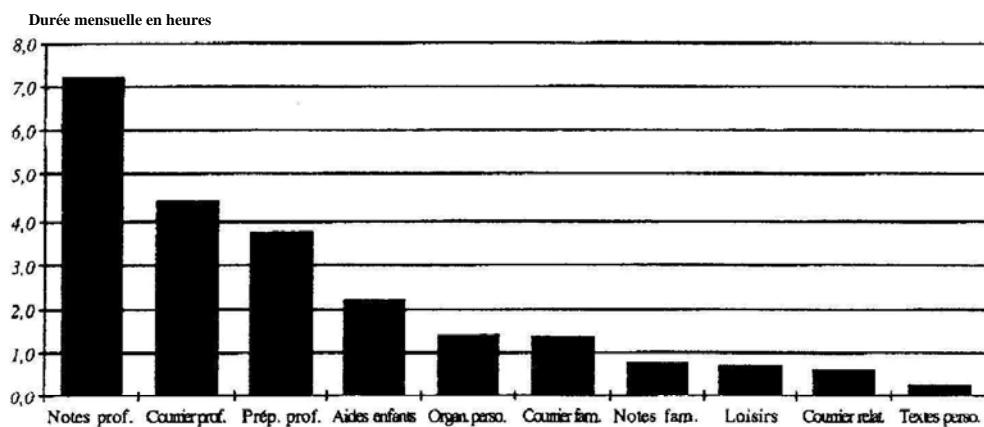
Ce qui semble aujourd'hui caractériser le rapport social à l'écriture, c'est la pratique professionnelle. En moyenne, elle représente 68 % du temps global consacré à l'écriture (*graphique GR5*). Cette première constatation est d'autant plus surprenante qu'elle ne touche qu'une grosse moitié de l'échantillon : 40 % des sondés disent ne pas écrire dans le cadre de leur travail ! À l'opposé, l'écrit professionnel, quand il existe, "vampirise" la presque totalité du temps consacré à l'écriture : mis bout à bout, les moments consacrés à la rédaction de notes, de préparation et de courrier professionnels consomment 70 % du temps d'écriture. La pratique de l'écriture dans le cadre du travail est donc un indicateur de différenciation socio-professionnelle, comme le montre le graphique GR4.



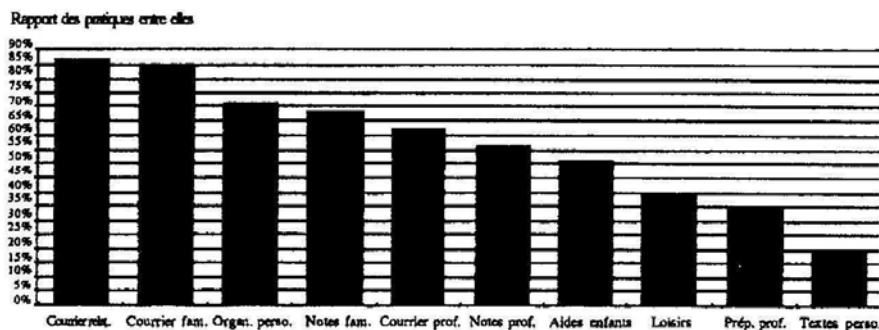
On constate que, dans le monde professionnel, l'écrit est l'apanage des "intellectuels" (cadres moyens et supérieurs). C'est pour eux un moyen de distanciation et d'anticipation avec l'action : 70 % d'entre eux disent écrire à l'occasion de préparations ou de synthèses professionnelles, attitude marginale (15 %) des autres catégories. Cet état de fait peut-il perdurer alors que dans les branches industrielles, l'accroissement de la spécialisation professionnelle va nécessiter un accroissement des compétences en lecture/écriture. Les nouvelles technologies transforment fortement la relation à l'écrit : l'informatique, la télématique, la bureautique... pénètrent de plus en plus les lieux de travail autrefois exclusivement manuels au point que le "savoir écrire au travail" ne repose plus sur la simple maîtrise du couple papier/crayon. L'apprenti mécanicien-auto, par exemple, doit aujourd'hui être capable de consulter le service télématique du constructeur car la sophistication croissante des véhicules nécessite des interactions beaucoup plus grandes avec le fabricant. Cela suppose l'apparition de nouveaux moyens de communication (fax, minitel, ordinateur...) dans des lieux où on ne les attendait pas a priori !

Écritures concrètes et pratiques symboliques.

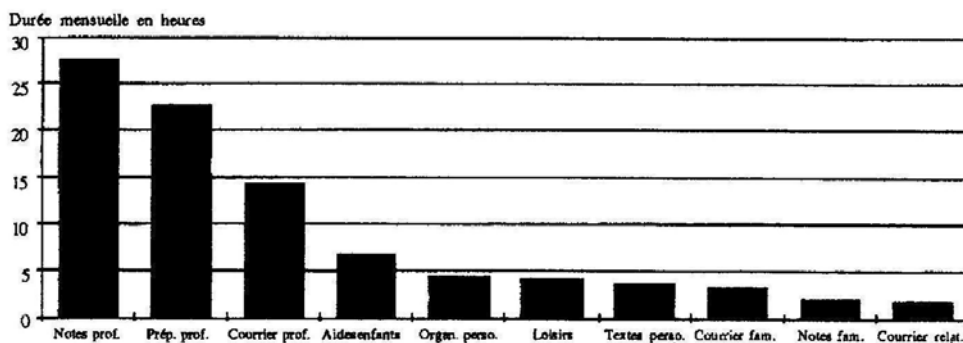
La moyenne du temps consacré à l'écriture s'élève à 22 h par personne et par mois. Ce chiffre en lui-même ne signifie pas grande chose dans la mesure où on note une dispersion allant de 0 à 200 h/mois. Si on observe la durée moyenne affectée aux diverses fonctions de l'écriture, on retrouve la prédominance du professionnel et la quasi inexistence de l'écrit personnel (qu'il soit intime ou communicationnel). Il est à ce propos tout à fait intéressant de noter que les pratiques les plus marginales dans la société sont en fait les plus valorisées à l'école : correspondance scolaire, texte libre ou rédaction.



GR 6a : DUREE MOYENNE DES PRATIQUES D'ECRITURE
calculée sur l'ensemble de l'échantillon



GR 6b : PANORAMA DES USAGES DE L'ECRITURE
calculé sur l'ensemble de l'échantillon



GR 6c : DUREE MOYENNE DES PRATIQUES D'ECRITURE
calculée sur les seul pratiquants

L'observation des *graphiques GR6 b et c* nous amène à un autre paradoxe. On constate en effet un fort contraste entre la fonctionnalité potentielle d'une pratique et l'usage réel de cette pratique. On peut observer par exemple une inversion complète des données en ce qui concerne les courriers relationnels et familiaux : ce sont eux qui sont collectivement les plus mentionnés (80 % des sondés disent les utiliser à un moment ou à un autre de leur vie) alors qu'ils passent pratiquement inaperçus au niveau de l'analyse horaire des pratiques. Tout se passe comme si les usages mythiques d'écriture, représentés par la correspondance épistolaire, étaient survalorisés dans l'imaginaire collectif et qu'en même temps ils soient les moins pratiqués.

On peut dire en conclusion que l'écrit est surtout utilisé au niveau professionnel... et ce par une seule partie de la population. En dehors de cet usage, il prend avant tout une fonction utilitariste qui ne mobilise que fort peu les sujets : observant le temps consacré à la rédaction du courrier familial à dimension administrative, on découvre qu'il pèse relativement peu sur la vie épistolaire des ménages : moins d'une heure de moyenne mensuelle (graphique GR6 a). À noter cependant que, même chez les adultes, l'écrit reste fortement corrélé à la fonction scolaire puisque la moitié des personnes interrogées (celle qui ont des enfants) disent consacrer 6 heures par mois à les aider par l'écriture (soit presque 11 minutes par jour).

Si l'écrit est un outil pour penser autrement le monde, force est de constater que, excepté l'usage professionnel qu'en font les cadres, les personnes interrogées ne s'en servent pas à cette fin ; l'immense majorité l'utilise surtout à de manière beaucoup plus fonctionnelle et prosaïque... et ce à dose homéopathique !

Cette petite enquête renvoie un bilan mitigé ni véritablement alarmant au plan collectif, ni réellement positif pour une société se définissant comme démocratique. Si nous ne sommes pas encore dans la situation des États-Unis où on dénombrerait 50 % d'illettrés, on voit bien le long chemin qui nous sépare encore de la société de l'Écrit réclamée par Umberto Eco... et si le système scolaire n'est pas seul responsable, il lui faut cependant s'interroger sur les pratiques qu'il génère.

Cette rapide étude des pratiques sociales renvoie quelques questions à l'école : elle la met d'abord en garde contre l'inadaptation aux nécessités actuelles d'un "savoir-écrire de base" ; elle lui montre ensuite la nécessité de s'ouvrir à la pluralité des situations textuelles en évitant la trop grande centration sur certains stéréo-types d'écrits ; enfin, elle l'invite à poursuivre l'introduction méthodique d'autres médiums d'écriture (en particulier l'informatique) qui n'entrent pas en concurrence avec l'écriture manuscrite.

En effet, la diversification des outils d'écriture, loin d'affadir les pratiques peut devenir une chance d'ouverture et de rencontres... pour peu qu'on sache fournir à tous la maîtrise pratique. Mais cette seule approche techniciste ne saurait suffire : il sera totalement inutile aux élèves de savoir tracer de belles lettres, prendre des notes ou manier un logiciel de mise en page s'ils n'ont pas compris, en regard des apprentissages, les situations auxquelles ces gestes renvoient. Plus encore, la mission démocratique d'acculturation ne sera véritablement engagée que lorsque les sujets entameront une réflexion sur les enjeux culturels et sociaux que leur maîtrise de l'écriture entraîne dans le rapport au pouvoir et au savoir.

Paul-Luc MÉDARD